

# CHRIST, ALIMENT DE L'ÂME.

( COMMUNION. )

Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle.

( JEAN, VI, 54. )

Avant d'entrer dans l'explication détaillée de ces paroles, nous devons prévenir une application erronée qu'on pourrait être tenté d'en faire au premier abord. Bien des personnes, et en particulier nos frères de l'église romaine, appliquent ces paroles à la sainte cène, et y voient un argument en faveur de la doctrine qui établit la présence corporelle du sauveur dans la célébration de ce sacrement. Christ aurait voulu dire alors que la manducation matérielle de sa chair et de son sang, sous les apparences du pain et du vin de la cène, est un puissant moyen de salut.

Cette interprétation de la parole du sauveur repose sur un examen imparfait du texte sacré. Christ lui-même semble avoir voulu prévenir cette application littérale, charnelle de ses paroles, lorsqu'il ajoute bientôt après : « c'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous dis sont esprit et vie <sup>1</sup>. » Il suffit, d'ailleurs, de lire dans son ensemble le discours d'où notre texte est tiré, pour se convaincre que dans ce discours il n'est nullement question de la sainte cène, mais uniquement de la foi. Ce discours se résume tout entier dans cette déclaration par laquelle il commence, et dont tout le reste n'est que le développement : « c'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » « En vérité, en vérité, » répète plus loin le sauveur, « celui qui croit en moi a la vie éternelle. » Voilà donc, exprimée en termes propres, la doctrine qu'il veut enseigner. Maintenant, pour mieux imprimer cette doctrine dans l'esprit de ses auditeurs, pour la présenter sous une forme plus vive et plus saisissante, il y revient aussitôt après dans un langage figuré : « je suis le pain de vie : celui qui mange de ce pain vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » Nous avons ici, faites-y attention, trois propositions parallèles, dont chacune

<sup>1</sup> V. 63.

se termine par la promesse de la vie éternelle. La vie éternelle est également promise, soit à celui qui croit en Christ, soit à celui qui mange le pain de vie, soit enfin à celui qui se nourrit de la chair et du sang de Christ. Il en résulte évidemment que ces trois locutions désignent une seule et même chose, la première l'exprimant en termes propres, et les deux autres en termes figurés. Que s'il est parlé de manger la chair et de boire le sang de Christ, et non pas simplement de se nourrir de Christ, c'est pour nous rappeler que la foi en Christ porte essentiellement sur sa mort, qui est souvent désignée dans l'Écriture par ces expressions : sa chair et son sang <sup>1</sup>. Au reste, cette figure, qui représente la foi en une doctrine par l'acte de manger ou de boire, revient souvent dans l'Écriture sainte. C'est ainsi que dans les visions prophétiques d'Ezéchiel et de saint Jean, nous voyons le prophète recevoir de l'Éternel un livre qu'il lui est ordonné de manger : cela signifie évidemment qu'il doit croire, méditer, s'appliquer la doctrine contenue dans ce livre. Cette figure a même passé dans notre langue, et nous disons tous les jours se nourrir d'un enseignement ou d'un précepte, pour dire s'appliquer ce précepte ou cet enseignement. Il ne saurait donc rester aucun doute raisonnable sur la déclaration du sauveur dans notre texte. Se nourrir de la chair et du sang de Christ,

<sup>1</sup> Ephés., II, 44, 45. Col., I, 44, 22; etc.

c'est s'appliquer par la foi la doctrine de sa chair et de son sang, c'est-à-dire de sa mort.

L'expression de manger et de boire peint d'une manière heureuse et vive le caractère intime, personnel, énergique, pratique de la véritable foi. Il ne s'agit pas seulement d'admettre par l'intelligence, sans y prendre un intérêt personnel, les vérités qui sont l'objet de la foi : il s'agit de les recevoir dans notre cœur, de nous les appliquer d'une manière intime, de les assimiler en quelque sorte à la substance de notre âme comme les aliments sont assimilés à notre corps, de les réaliser dans nos sentiments, dans nos paroles, dans notre vie tout entière.

Cherchons maintenant à nous rendre compte des divers éléments dont l'ensemble constitue la vraie foi ; à déterminer d'une manière précise et détaillée ce que c'est que se nourrir de Christ, que manger sa chair et boire son sang.

Pour posséder cette foi qui nous fait manger la chair et boire le sang de Christ, il faut, avant tout, acquérir une connaissance exacte et positive du sauveur, dans tous les rapports que nous sommes appelés à soutenir avec lui. Il est d'une grande importance d'avoir des idées nettes et arrêtées sur la doctrine chrétienne, et de ne pas s'en tenir à des notions incomplètes et indéfinies, à un vague sentimentalisme religieux. Il faut que la foi ait des racines solides dans l'esprit, pour qu'elle

agisse avec puissance sur la vie : ce qui n'est que sentimentalité religieuse s'évanouit au souffle de l'épreuve, ou au creuset de la tentation. C'est contre cet écueil qu'ont échoué les mystiques de tous les temps. Un christianisme purement sentimental, qui ne se compose que d'émotions et de rêveries religieuses, manquera toujours de solidité et d'énergie. Ce n'est point parmi ces chrétiens de sentiment que vous trouverez les martyrs qui versent leur sang pour confesser leur foi : ce n'est pas chez eux que vous trouverez les réformateurs, ni les auteurs de vastes mouvements religieux ; vous n'y trouverez ni évangélistes, ni missionnaires ; vous n'y trouverez pas même des hommes dont la vie tranche avec celle du monde, et qui brillent au milieu de la frivolité du présent siècle comme des points lumineux dans les ténèbres.

Pour que notre christianisme soit efficace, il faut, je le répète, qu'il intéresse notre intelligence aussi bien que notre sentiment ou notre imagination : il faut que, suivant l'expression d'un apôtre, nous commençons par *apprendre Christ*, dans tous les rapports sous lesquels la bible nous le présente.

Ces rapports, qui sont nombreux et variés, peuvent se ranger sous trois grands chefs. Christ nous est présenté dans l'Écriture sous trois points de vue : comme Dieu, comme un simple homme, comme médiateur entre Dieu et les hommes.

Comme Dieu. « La Parole était Dieu, » nous dit

à venir, il prouve sa mission divine par des miracles, il transmet aux hommes la doctrine du salut, tantôt sous le voile de paraboles ingénieuses et frappantes, tantôt par des enseignements directs, où le sublime de la pensée se cache sous la simplicité de l'expression. Dans sa passion il est surtout sacrificateur : victime volontaire et sans tache, il s'offre lui-même à la justice éternelle en expiation pour le péché, il est « navré pour nos forfaits » dans l'agonie de Gethsémané, dans les outrages dont l'abreuvent les satellites de Pilate et de Caïphe, et enfin sur cette croix sanglante, dressée sur une terre maudite comme un autel de réconciliation. Enfin, depuis sa résurrection, il est surtout roi : il triomphe de ses ennemis, il s'assied à la droite de son père, il fonde et gouverne son église par le ministère de ses apôtres, il envoie le Saint-Esprit pour les conduire, il dirige toute l'histoire du monde en vue et pour le bien de cette église.

Tels sont, pour nous borner à une rapide et incomplète analyse, les principaux rapports sous lesquels l'Écriture nous fait connaître le sauveur, et que nous sommes appelés à étudier. Cette étude est le premier degré de la foi ; c'est le premier pas que nous avons à faire pour manger la chair de Christ et boire son sang.

Mais les connaissances religieuses ne sont pas des

notions mortes, qui s'acquièrent une fois pour toutes, et qu'il suffise de classer parmi nos souvenirs comme toutes nos autres connaissances. Il faut, pour qu'elles soient utiles, les repasser continuellement dans notre esprit, y concentrer toutes les facultés de notre âme, les rappeler par la mémoire, les fixer par l'attention, les faire vivre par l'imagination, en un mot les *méditer*.

La méditation est un travail aussi important qu'il est généralement négligé. Il est vrai que ce travail est difficile. Naturellement entraînés vers les objets extérieurs et visibles, nous avons besoin d'un effort sur nous-mêmes pour nous soustraire à cette influence, pour fermer les yeux au monde visible et les ouvrir au-dedans de nous, sur ce monde invisible et spirituel qui est le domaine de la foi; monde qui, pour ne pas tomber, comme l'autre, sous les sens, n'en est pas moins riche de beautés et d'harmonies : qui a, lui aussi, son « soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, » ses « étoiles » spirituelles qui « brillent à perpétuité, » ses « cieux nouveaux » et sa « terre nouvelle où habite la justice, » son souverain, son histoire, ses luttes, ses joies et ses trésors. Il faut sans doute quelque effort sur nous-mêmes pour en venir à lire par les yeux de l'âme dans ce monde invisible, comme nous lisons par les yeux du corps dans le monde visible : néanmoins c'est là une habitude que nous pouvons acqué-

rir, comme toute autre habitude contraire à nos penchants naturels, par le travail et par la prière. Nous pouvons nous aider dans ce travail, indépendamment de l'Écriture sainte, de secours humains, tels que les cantiques et les livres de piété : mais n'oublions pas que la lecture n'est pas la méditation, et qu'il faut en venir à savoir méditer sans livre. David nous offre dans ses psaumes des exemples admirables de méditation. Le psaume cent-dix-neuvième, en particulier, en est un parfait modèle : le poète sacré y envisage la loi de Dieu sous toutes ses faces, il la retourne de toutes les manières et en découvre toutes les applications possibles. On ne peut voir sans admiration, dans ce long cantique qui a près de deux cents versets, chaque verset faire mention de la parole de Dieu, et toujours sous un point de vue différent.

Pour nous chrétiens, la méditation doit surtout porter sur Christ, et particulièrement sur Christ crucifié, suivant cette parole de l'apôtre : « j'ai voulu savoir une seule chose, Christ et Christ crucifié. » Il faut que nous aimions à suivre notre sauveur dans toutes les phases de ses longues souffrances : que, plus vigilants que les premiers disciples, nous assistions à son agonie sanglante en Gethsémané ; que nous le contemplions couvert d'opprobres, déchiré par les verges et couronné d'épines ; que nous nous tenions assis avec Marie au pied de sa croix ;



que nous revenions à cette croix comme à notre pensée de prédilection, et que nous entrions enfin dans l'esprit qui a dicté ces belles paroles d'un cantique :

C'est Golgotha, c'est le Calvaire,  
C'est le jardin des Oliviers,  
Qui sont ma maison de prière,  
Et mes rendez-vous journaliers !

Nous devons nous étudier d'autant plus soigneusement à porter continuellement la croix de Christ dans notre cœur, que nous ne la portons pas dans nos mains, comme nos frères de l'église romaine. Il faut que la pensée de Christ crucifié domine tous les événements, tous les détails de notre vie, et que nous apprenions à faire chaque chose comme en présence de la croix. C'est là une pierre de touche infaillible pour nous diriger dans la vie pratique. Quand nous sommes dans le doute si une chose nous est permise, demandons-nous simplement si nous pouvons la faire avec la pensée de Christ crucifié. Et pour fixer vos pensées par un exemple particulier, appliquez cette règle aux plaisirs du monde, vous qui êtes dans le doute à cet égard, et qui désirez sincèrement savoir si ces plaisirs conviennent ou ne conviennent pas au serviteur et à la servante de Jésus-Christ. Il n'est pas besoin d'une longue discussion pour éclairer cette question : voici une méthode simple et abrégée pour la résoudre. Demandez-vous, au moment de vous li-

vrer aux plaisirs du monde, si un tel emploi de votre temps et de vous-mêmes n'a rien d'incompatible avec la croix de votre sauveur, et si vous pourrez porter la pensée de Christ crucifié dans une salle de danse ou de spectacle ; demandez-vous si cette voix de douleur qui descend continuellement du haut de la croix : « j'ai été navré pour tes forfaits et frappé pour tes iniquités, » ne jurera pas comme un ton faux au milieu des joies bruyantes que vous êtes tentés de partager avec ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, — et réglez votre conduite sur la réponse que vous fera votre conscience.

Méditons ainsi, mes frères, sur la doctrine de Christ, et en particulier sur Christ crucifié : c'est le second degré de la foi, c'est le second pas que nous avons à faire pour manger la chair de Christ et boire son sang.

Le troisième est de l'aimer. Si la méditation de notre esprit est réelle et profonde, elle influera nécessairement sur notre cœur ; et de la connaissance de Christ nous passerons infailliblement à l'amour de Christ. Le premier besoin de notre nature morale, besoin bien autrement impérieux que ceux de notre intelligence, c'est celui d'aimer. Nous avons besoin d'aimer, et d'aimer sans réserve, d'aimer de toutes les puissances de notre âme, d'aimer avec adoration. Parmi les êtres qui nous entourent sur cette terre, il

n'en est pas un seul qui puisse satisfaire le besoin d'un tel amour, parce qu'ils ne sont point parfaits : les aimer plus que toutes choses serait commettre une véritable idolâtrie ; et s'il nous arrive trop souvent d'accorder à l'un d'eux cet amour suprême, cet amour d'adoration qui ne leur est pas dû, ce désordre moral ne manque pas d'entraîner les plus funestes conséquences, soit pour nous-mêmes, soit pour celui qui est l'objet de cet amour désordonné. N'est-ce pas là une des sources empoisonnées qui versent sur la terre le désespoir et le suicide ? Ah ! quand nous voyons les créatures du Dieu qui est amour, s'arracher elles-mêmes la vie au nom de l'amour, quelle monstrueuse association d'idées, quel épouvantable renversement de l'ordre établi par le créateur ! et en même temps quel irrécusable témoignage rendu à ce tyrannique besoin d'aimer, d'aimer avec adoration, qui tourmente incessamment le cœur de l'homme ! Eh bien, voici un être avec lequel nous pouvons satisfaire sans crime ce besoin, tout ensemble si noble et si dangereux, un être que nous pouvons aimer d'un amour d'adoration : car il n'est rien de moins que l'Être parfait, parfait en bonté, parfait en sagesse, parfait en justice, parfait dans tout ce qu'il y a de bon, de beau et de vrai. Indépendamment de ces perfections qui le rendent souverainement aimable en lui-même, son amour pour nous nous appelle à l'aimer à notre tour, selon cette parole d'un apôtre :

« nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » « Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ; mais Dieu témoigne son amour envers nous , en ce que lorsque nous étions ses ennemis , Christ est mort pour nous. » « En ceci est manifesté l'amour de Dieu envers nous , que Dieu a envoyé son fils unique au monde , afin que nous vivions par lui. »

On prétend quelquefois que Dieu est trop différent de nous , trop éloigné des hommes pour que nous puissions l'aimer. Nous pourrions facilement, l'Écriture à la main, combattre et renverser ce vain prétexte des pécheurs ; mais nous n'en avons pas besoin : car ce prétexte ne saurait exister pour Jésus-Christ , le Dieu homme, le Dieu qui est semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. L'amour à son égard est aussi facile, aussi naturel qu'à l'égard d'un frère ou d'un ami d'entre les hommes. Il a un cœur pareil au nôtre, il sait pleurer avec ceux qui pleurent, et faire sa joie de notre joie. Il sait se faire petit avec les petits ; il a même, pour que rien ne manque à sa ressemblance avec nous, des caresses et des baisers pour les petits enfants <sup>1</sup>. C'est de lui qu'il est dit dans les prophètes : « tout ce qui est en lui est aimable. » « Tu es plus beau qu'aucun des fils des hommes : la grâce

<sup>1</sup> Marc, X, 16. « Les ayant embrassés, il leur imposa les mains et les bénit. »

est répandue sur tes lèvres, parce que Dieu t'a béni éternellement. » Ah ! mes frères, donnons donc à ce meilleur de tous les amis toutes les affections de notre cœur ! Loin de nous cet amour froid, languissant, stérile, cet amour qui marchande et qui calcule, qui discute et qui pèse son dévouement, cet amour qui craint toujours d'en trop faire, et jamais de n'en pas faire assez, cet amour qui n'a rien d'aimant, que nous lui avons donné jusqu'à présent ! Que ce faux amour fasse place à une affection réelle, profonde, impérieuse, ardente, qui s'empare de toutes les fibres de notre cœur, qui nous pousse irrésistiblement dans la voie du sacrifice, et qui nous rende capables de comprendre enfin ce mystérieux langage du Cantique des cantiques, dont l'amour de Christ a seul le secret : « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi ! Son étendard, qui est déployé sur moi, c'est AMOUR !... Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras : car l'amour est fort comme la mort ! »

Aimer Christ, c'est le troisième degré de la foi, c'est le troisième pas que nous avons à faire pour manger sa chair et boire son sang.

Mais il faut aller plus loin. Ce n'est pas assez d'aimer Christ comme un objet en dehors de nous : il faut quelque chose de plus intime. Il faut que cet amour nous identifie en quelque sorte avec lui, nous fasse

vivre avec lui d'une vie commune, et que nous venions à éprouver ce que l'Écriture appelle la communion de Christ. Saint Paul éprouvait cette communion de Christ lorsqu'il écrivait aux Galates : « Je vis non plus moi, mais Christ en moi. » Il avait en vue cette communion de Christ lorsqu'il écrivait aux chrétiens d'Ephèse : « je demande à Dieu que vous soyez puissamment fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur, tellement que Christ habite dans vos cœurs par la foi. » L'évangile multiplie les images les plus vives, les comparaisons les plus saisissantes, pour dépeindre cette union mystérieuse qui nous fait vivre de la vie de Christ. Christ est le cep, nous dit-il, et ses disciples sont les sarments, auxquels le cep transmet la sève qui les fait vivre. Christ est la pierre angulaire de l'édifice, et les chrétiens sont des pierres vives, appuyées sur ce fondement que rien ne saurait ébranler. Christ est la tête, et les chrétiens sont les membres du corps que la tête nourrit et conduit. Christ est l'époux, et son église est l'épouse qui fait avec lui un seul corps. Christ est un pain de vie, un aliment céleste, et les chrétiens doivent s'en nourrir par la foi. Cette union avec Christ est sans doute le plus profond des mystères, mais c'est aussi une bienheureuse réalité. Que le monde, qui ne peut pas plus avoir l'idée de la communion de Christ qu'un aveugle de la lumière ou un sourd de l'harmonie, que le monde se raille, s'il le veut, de la prétention des chrétiens à cet

égard ; qu'il crie, s'il le veut, à l'illusion, à l'exaltation, à la folie, le disciple de Christ n'en éprouve pas moins que sa communion est une douce et puissante réalité. Il a au-dedans de lui, pour réfuter les adversaires de sa foi, une preuve d'expérience, une démonstration de fait, plus puissante mille fois que tous les raisonnements de l'incrédulité. Au moment même où un monde incrédule traite de chimère la communion de Christ, il éprouve les bienheureux effets de cette communion ; il se sent élevé par elle au-dessus des épreuves et des péchés de la terre ; par elle, il s'approprie toute la vie de son divin chef : ressuscité avec son sauveur en nouveauté de vie, après avoir été crucifié avec lui au monde et au péché, il est transfiguré avec lui sur le Thabor, il monte au ciel avec lui, il « cherche les choses qui sont en haut, » il « s'assied » dès à présent « dans les lieux célestes, » il contemple et entend, comme saint Paul, des choses que la langue des hommes ne peut pas nommer, il anticipe par la foi sur l'héritage éternel qu'il doit partager un jour avec Jésus-Christ, il a déjà un avant-goût des couronnes de gloire, et des cantiques de triomphe, et des ineffables délices du paradis ! Que si nous ne connaissons point par expérience ce mystère de la communion de Christ, gardons-nous d'en conclure que cette communion ne soit pas une réalité : concluons-en seulement que nous avons encore des progrès à faire dans l'expérience chrétienne. O notre sauveur ! fais-nous

éprouver la réalité et la puissance de ta communion ! quand bien même nous y aurions été étrangers jusqu'à présent, que nous commencions aujourd'hui à nous unir véritablement à toi par la foi et par l'amour ! Qu'en recevant les symboles visibles de ton corps livré pour nos péchés, nous te recevions toi-même dans notre cœur ! qu'en communiant à ta chair et à ton sang, il nous soit donné de communier à ton âme, à ton cœur, à ta vie, à ta charité, à ton humilité, à ta pureté, à ton renoncement, pour pouvoir communier aussi à ta joie et à ta gloire ! Que désormais ce ne soit plus nous qui vivions, mais toi-même, ô notre sauveur ! qui vive en nous, nous transmettant de jour en jour, d'heure en heure, comme le cep transmet la sève au sarment, cette sève spirituelle qui peut seule faire vivre nos âmes, et sans laquelle nous demeurons dans la mort !

Cette communion avec Christ, mes chers frères, ne saurait être négligée impunément, car cette bienheureuse disposition peut seule nous rendre capables d'accomplir la volonté de Dieu. « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, » nous dit le sauveur lui-même, « porte beaucoup de fruits ; mais hors de moi, vous ne pouvez rien faire. »

Cherchons donc avec ardeur, mes chers frères, la communion de Christ : c'est le quatrième degré de la foi, c'est le quatrième trait de cette assimilation divine qui nous fait manger sa chair et boire son sang.



Enfin, la conséquence infaillible d'un amour sincère et d'une véritable communion avec Christ, c'est l'imitation de Christ. « Celui qui dit qu'il a communion avec lui, » nous dit saint Jean, « doit marcher comme il a marché lui même. » « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, » dit le sauveur à ses disciples au moment de les quitter. « Christ nous a laissé un exemple, » dit saint Pierre, « afin que nous suivions ses traces. » Vous sentez, mes frères, de quelle importance il est pour nous d'avoir devant les yeux un modèle parfait au milieu d'un monde plongé dans le mal. Nous subissons presque inévitablement l'influence de l'atmosphère morale qui nous entoure; et, sans l'exemple de Christ, comment notre jugement moral ne serait-il pas faussé par notre contact avec le monde : le monde où règne le mal, non-seulement sous la forme de mauvaises actions, mais sous la forme de mauvaises maximes; où à force de vivre dans le mal, on en est venu à nommer le mal bien et le bien mal; où l'on traite d'innocentes faiblesses ce que la bible flétrit du nom de péché, et de folle exaltation ce que Dieu nous prescrit comme un devoir? Sans doute nous n'irons pas jusqu'à adopter en principe les maximes corrompues du monde : mais n'exerceront-elles pas de fait sur nos idées, et par là même sur notre conduite, une influence d'autant plus dangereuse qu'elle sera plus cachée; et au milieu de cette atmosphère de mal qui nous enveloppe conti-

nuellement et que nous respirons par tous les pores, aurons-nous du bien moral la même idée que nous en aurions si nous étions tout-à-coup transportés au ciel, dans la société de Dieu et des anges?... Ah ! mes frères, quand la raison ne nous dirait pas qu'une telle influence est presque inévitable, l'expérience est là pour nous convaincre qu'elle est trop réelle. Si nous comparons les idées qui règnent parmi les chrétiens, sur la sanctification, avec celles que nous en donne la parole de Dieu, nous reconnaitrons que celles-ci ont été adoucies et dénaturées, pour être mises en rapport avec l'état d'un monde plongé dans le mal. Il y a certains préceptes que nous sommes convenus tacitement, ce semble, de laisser de côté, ou tout au moins d'interpréter d'une manière mitigée; si nous n'osons pas les traiter ouvertement d'exagérations, du moins agissons-nous à leur égard comme si nous les croyions exagérés. Il suffira de citer comme exemple un seul de ces préceptes, qui renferme tous les autres : « soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » Y a-t-il un seul d'entre nous qui pût dire qu'il cherche à observer à la lettre ce commandement : à ne rien faire et ne rien dire qu'en vue de la gloire de Dieu? je ne demande pas s'il le fait, mais s'il cherche à le faire, s'il pense à le faire? ou si au contraire, la seule idée d'un tel précepte strictement observé ne nous paraît pas quelque

chose d'étrange, et d'incompatible avec notre position dans le monde ? Il n'est qu'un moyen, mais ce moyen est facile, de redresser notre conscience et de nous mettre en garde contre cette influence funeste que le monde exerce sur nous : c'est de regarder à l'exemple de Christ. Un homme a vécu dans le monde qui a prouvé par son exemple qu'on peut faire toutes choses pour la gloire de Dieu ; et cet homme est celui-là même qui nous est proposé pour modèle. Prenons donc pour notre règle de conduite, non pas les idées qui ont cours parmi les hommes, pas même parmi les chrétiens, mais les seules maximes de Jésus-Christ. Prenons pour notre modèle, non pas un homme, non pas un chrétien, non pas un saint, non pas un apôtre, mais Jésus-Christ seul ; et agissons dans chaque circonstance comme à notre place aurait agi Jésus-Christ. L'application de cette règle est facile : car Christ a vécu dans les mêmes circonstances que nous, la perfection dont il nous offre le modèle est une perfection humaine, à notre portée ; et bien que l'ensemble de sa vie soit tel que nous désespérions d'y atteindre, il semble de chacun des traits de cette vie, prise en détail, que nous aurions pu faire de même.

L'imitation de Christ, voilà l'unique règle de conduite du chrétien. C'est le dernier degré et le couronnement de la foi ; c'est le dernier trait de cette glorieuse transformation à l'image de Christ, qui doit

s'accomplir en nous, et qu'il appelle manger sa chair et boire son sang.

C'est ainsi que le disciple de Christ est appelé à marcher de foi en foi, à se rapprocher toujours plus de son sauveur, à s'élever successivement de la connaissance à la méditation, de la méditation à l'amour, de l'amour à la communion, de la communion à l'imitation de Christ. Parmi les moyens qui lui sont offerts pour accomplir en lui cette œuvre sainte, un des plus efficaces et des plus précieux est incontestablement la sainte cène; et c'est ainsi que nous sommes ramenés naturellement à la cérémonie de ce jour, bien que les paroles de notre texte n'aient pas d'application directe à cette cérémonie. La cène est un puissant moyen de nous nourrir de Christ, dans les divers sens que nous avons indiqués. Considérée comme simple mémorial, elle retrace plus vivement à notre souvenir et à notre imagination les objets de la foi. Christ y est comme crucifié tout de nouveau devant nos yeux, par les vives images qu'elle nous présente : comme le pain de la cène est rompu sur la table sacrée, ainsi le corps de Christ a été rompu pour nos péchés; comme le vin de la cène rougit le calice où il est répandu, ainsi le sang de Christ a rougi la croix où il a coulé pour nos péchés. En nous retraçant d'une manière si vive les vérités de la foi, la cène du Seigneur nous en facilite la méditation; et par les souvenirs d'amour qu'elle nous retrace, elle

nous porte nécessairement à aimer celui qui nous a aimés le premier. Qui pourrait, ô mon Sauveur ! s'approcher de cette table que tu couvres des témoignages de ton amour ; qui pourrait porter à ses lèvres ce pain et ce vin où tu as voulu, plus solidement que sur le marbre et le bronze, graver en traits ineffaçables la douloureuse histoire de ton amour, qui pourrait faire cela sans éprouver le besoin de t'aimer ? Ah ! si quelque part dans le monde il est des cœurs assez durs pour ne pas se briser, assez glacés pour ne pas se fondre en présence de pareils objets, sans doute, nous aimons à le penser, ce ne sera point dans cette assemblée : ce ne sera point parmi vous, frères et sœurs dans la foi, disciples du crucifié, qui tout-à-l'heure allez célébrer la mémoire de son sacrifice !

Mais ne l'oublions pas, il y a dans la cène plus qu'un simple mémorial de la mort de Christ. Tout en rejetant comme dangereuse, et contraire à l'Écriture, la doctrine d'une présence matérielle et grossière du sauveur dans le sacrement de la cène, gardons-nous de tomber dans l'extrême opposé, et de bannir entièrement le sauveur de la table sacrée. L'Écriture nous donne évidemment à entendre qu'il y est présent d'une manière toute particulière, et que la célébration du sacrement est un moyen direct et puissant d'entrer en relation avec lui. Il est vrai qu'elle ne détermine pas d'une manière claire et précise la nature de cette présence de Christ, ni la nature de cette action de la

cène : sachons nous contenter de cette espèce de vague où Dieu a trouvé bon de nous laisser à ce double égard ; ce sont ici des choses qui veulent être crues et senties, plutôt qu'analysées et définies rigoureusement. Quoi qu'il en soit, ô mon sauveur ! sans m'inquiéter de ce qui passe mon intelligence, je vais à ta table avec la douce conviction de t'y trouver ; non moins heureux que tes premiers disciples, c'est de ta main que je vais recevoir le pain mystique et la coupe de bénédiction ; et j'ai la confiance que la participation à ces symboles sacrés me fera faire un pas en avant dans cette communion avec toi, qui est le mystérieux privilège de tes rachetés !

Enfin, la sainte cène, par là même qu'elle nourrit l'amour et produit la communion de Christ, nous fait croître aussi dans l'imitation de Christ. En nous unissant à ce divin sauveur, elle nous rend participants de sa nature sainte : elle nous transmet quelque chose de sa pureté, de son humilité, de sa charité, de toutes ces vertus excellentes qui ont brillé dans sa vie mortelle. Venez donc, mes frères, puiser à la table de votre sauveur le désir et la force de l'imiter, de devenir saints comme il est saint, et de marcher dans le monde comme il a marché lui-même. Que désormais le but de votre vie soit de reproduire la vie de celui qui allait de lieu en lieu faisant du bien ; qui, lorsqu'on lui disait des injures n'en rendait point, et dans la bouche duquel ne s'est jamais trouvé de fraude.

**Montrez-vous dignes de ce beau nom de Christ qui a été invoqué sur vous, et annoncez autour de vous, par vos œuvres plus encore que par vos paroles, les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres du péché à la merveilleuse lumière de sa grâce ! Amen.**

Août 1844.

---